

etãdab

ÉTENDARD

LA REVUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
DES ÉTUDIANTS DU CÉGEP DE SAINT-JÉRÔME



KIM CARBONNEAU, *L'AVARE*, 2018, PHOTOGRAPHIE NUMÉRIQUE, DIMENSIONS VARIABLES

L'artiste sort délicatement de sa boîte le petit objet. Il n'est pas plus gros qu'un trombone, mais une seule étincelle peut faire cramer une forêt entière. L'homme fait rouler la tête bombée dans sa paume et savoure le roulement des millions de particules sur sa peau. Il glisse ensuite ses doigts charnus sur la tige de bois. Même si elle semble lisse, il peut sentir les imperfections chatouiller le bout de son index. Puis, d'un coup sec, il frappe l'extrémité sur

le carton. Les molécules de phosphore se percutent dans un mouvement de va-et-vient. La friction déclenche enfin la flamme tant attendue. Le feu, voilà ce que l'artiste guettait impatientement. La chaleur qui réchauffe. La flamme qui ravage. La lumière qui espère. Mais, bien sûr, cette scène est éphémère. Sous le regard de l'artiste, l'allumette brûle petit à petit. Le feu s'étend à la tige. Il consume tous les corpuscules sur son passage jusqu'à

la rompre. Et, en une fraction de seconde, l'artiste est à nouveau plongé dans le noir.

Pour tous les écrivains et les artistes de ce monde, il ne faut qu'une étincelle pour déclencher cette impulsion qui leur permet de créer. *L'Étendard* est alors incendié par l'énergie de ces artistes désirant s'exprimer. De la prose, des nouvelles, de la poésie... Et tant d'art à découvrir!

L'ÉQUIPE DE RÉDACTION

LES ÉTUDIANTS

ÉDITRICES EN CHEF

Camélee Boisvert-Labelle
Maurane Arcand

COMITÉ DE RÉDACTION

Camélee Boisvert-Labelle
Éliot Forget-Laperrière
Malorie Péloquin
Marie-Elizabeth Leblanc
Maurane Arcand
Roxanne D'Almeida
Simon-Olivier Savard

LES PROFESSEURS

SUPERVISEURS

Alexis Vaillancourt-Chartrand
François Guénette

SOUTIEN

Guy Mercier
Département d'Arts visuels

RÉVISEURS

Alexis Vaillancourt-Chartrand
Christiane Dion
Élyse Dupras
François Guénette
Guillaume Lalonde
Nancy Roy
Vincent Julien

L'ÉQUIPE DE CRÉATION

LES ARTISTES

Aurélie Galibois
Caroline Pacchiella
Kim Carbonneau
Laurie Lessard
Marie-Ève Plasse
Maude Charland Larivière

Sabrina Narbonne
Sabrina Roy
Simon-Olivier Savard
Sydney Guillemette
Valérie Côté

LES AUTEURS

Achille Vigneault
Charlie Gagné-Gendron
Claudia Chartier-Sauvé
Éliot Forget-Laperrière
Fabienne Sermet
Gabriel Rochon
Janie-Pier Lemay

Julien Chesne
Le Démineur
Liam
Marie-Elizabeth Leblanc
Maurane Arcand
Medhi Ravdrim-Copah

MISE EN PAGE ET GRAPHISME

Émélie Charette-Paquette

SOUTIEN POUR LE LANCEMENT

Luc Gagné (Neurones & Papilles)

NOS PARTENAIRES



Nous tenons à remercier particulièrement l'AGES sans qui cette revue ne pourrait exister de manière si flamboyante!



NOUS JOINDRE

etãdaB
ETENDARD

CÉGEP DE SAINT-JÉRÔME

455, rue Fournier
Bureau G-358
Saint-Jérôme, (Québec), J7Z 4V2
etadar@cstj.qc.ca
etadar.com

APPEL DE TEXTES ET D'OEUVRES

SOUMETS TES CRÉATIONS À

Étendard - La revue artistique et littéraire des étudiants du Cégep de Saint-Jérôme

APPEL DE TEXTES

Nouvelles, poèmes, contes, critiques...

POUR SOUMETTRE UN TEXTE

Le faire parvenir à l'adresse suivante
etadar@cstj.qc.ca (maximum de 5 pages)

APPEL D'OEUVRES

Oeuvres pour les textes, photos, dessins, bandes dessinées.

POUR SOUMETTRE UNE OEUVRE

Apporter l'original au département de français (bureau G-358).

Pour des photos, faire parvenir le fichier par courriel (300dpi).

- IMPORTANT -

Il est possible de publier votre création sous un pseudonyme.

TABLE DES MATIÈRES

LA NUIT ET LE TEMPS	3
LE CHAT QUI JOUAIT AUX ÉCHECS	4
LA GRUE DE MONTRÉAL	10
BOIS DE SANTAL	12
TRINITROTOLUÈNE	15
LE TORRENT	17
LA FILLE AUX YEUX BLEUS	20
LE PRISONNIER	24
J'AI RÊVÉ	25
MUSIQUE DE CHAMBRE POUR CHIEN MOUILLÉ	26
MOUSSE AU CHOCOLAT OUBLIÉE	28
HISTOIRE DE FOND D'AUTOBUS	30
DIAPPOSITIVES	32
LA RUE AL-MUTANABBI COMMENCE ICI	34
LE TRÔNE DE VERS	35
MA SEULE SOLITUDE	36



CAROLINE PACCHIELLA, *SANS TITRE*, 2018, IMPRESSION,
ACRYLIQUE SUR MASONITE, 122 X 91 CM

LA NUIT ET LE TEMPS

PAR ÉLIOT FORGET-LAPPERIÈRE

À ceux qui, en premier lieu, quantifièrent le temps,
Vous ne deviez point vivre d'amour, ou trop peu,
Car lorsque gèle la raison, que les sens prennent feu,
L'amant seul le sait, une heure peut durer mille ans.

Le Désir en chair et en or supplante l'horloge,
Élonge l'obscurité des êtres charnels,
Comme pour à la passion, dédier un grand éloge,
Lui offrant la tête du temps sur un autel.

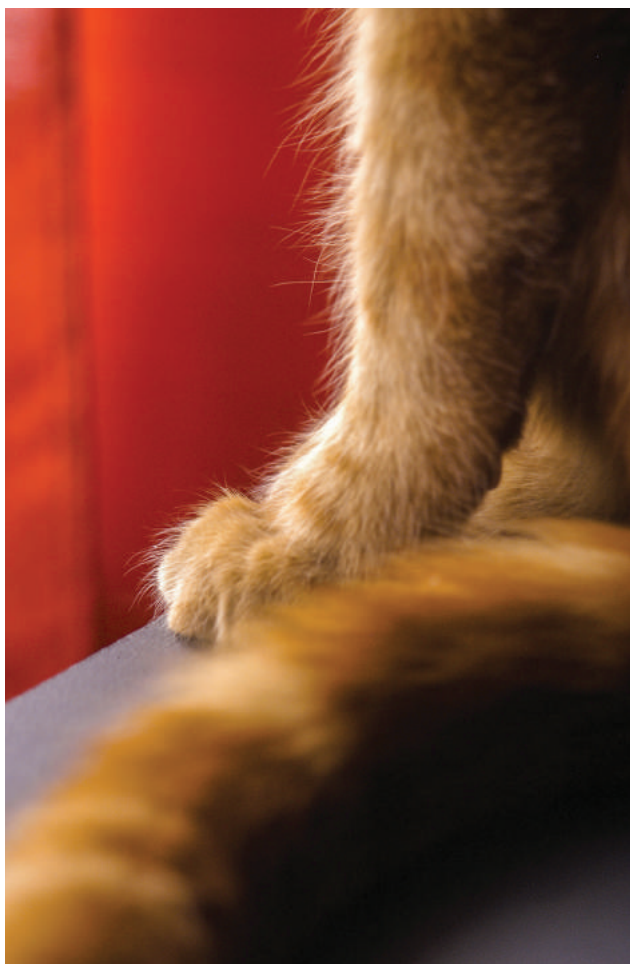
Ainsi du crépuscule à l'aube, un monde entier
Peut venir au jour pour n'y voir que la nuit,
Complexe comme l'au-delà de la réalité
Où naissent et meurent autant de songes qu'ici de vies.

Mais même cette éternité, sous l'ombre lunaire,
Où les sens jusqu'à la fusion se désaltèrent
Pour ne laisser aux âmes sœurs qu'une unique nature,
Prend fin lorsqu'au matin le noir devient azur.

Alors les amours en pleurs constatent, amères :
Leur paradis atemporel était fugace.
Et le misérable Lovelace attend, tenace,
Le retour de son éternité éphémère.

LE CHAT QUI JOUAIT AUX ÉCHECS

PAR GABRIEL ROCHON



SIMON-OLIVIER SAVARD, *MINOU LA PATTE*, 2018, PHOTOGRAPHIE,
DIMENSIONS VARIABLES

Il y avait, dans un quelconque café d'une quelconque ville, un jeune homme bien éduqué, début vingtaine, qui s'entretenait avec un gros chat en complet-cravate. D'un commun accord, ils avaient pris place à côté d'une grande baie vitrée, de laquelle on pouvait voir le ciel azur dépourvu de nuages. Le soleil, lui, projetait tendrement sa chaleur sur la petite ville à la manière d'une mère protectrice. De la gouttière, une goutte d'eau chutait de temps à autre, rappelant une tempête passée.

Le gros chat était un bureaucrate. Toujours à la recherche de nouveaux talents, il avait convoqué l'adolescent à une partie d'échecs amicale, qui aurait pour but de tester ses limites. En plein centre de la table trônait un échiquier de petite taille. En biais de celui-ci, un minuteur numérique tictaquait à la cadence des coups. Les pièces attendaient sur le jeu, impatientes de commencer. Tout semblait prêt pour leur joute.

Le serveur se faufila entre les multiples chaises pour atteindre les deux joueurs et, à son arrivée, le félin ordonna :

« Une gamelle d'eau, s'il vous plaît. Et qu'elle soit bien fraîche, cette fois-ci.

– Un café pour moi, merci », ajouta le jeune homme.

Derrière l'employé, l'adolescent avait remarqué, dans un coin plus obscur de la pièce, un nœud coulant qui pendait du plafond. Il frissonna à l'idée qu'un instrument d'assassinat puisse être utilisé en tant que décoration. Le gros animal tendit sa patte velue à son adversaire et on la lui serra. Il appuya ainsi sur le minuteur qui commença à compter les secondes, et avança l'un de ses pions centraux.

« Alors, vous jouez depuis longtemps? », demanda le chat, au moment où le serveur déposait eau et caféine sur la table.

Tout sourire, le jeune homme répondit sur un ton innocent : « En fait, il s'agit de ma première partie. » Il riposta sur le plateau de combat, avec un coup bien connu chez les joueurs professionnels.

« Pas mal. »

Soudainement, un voile d'obscurité vint s'emparer du ciel. Des cumulus grisâtres s'étaient formés et une ondée s'abattit sur la ville. La goutte, néanmoins, garda son intervalle de chute régulière, pour une raison qui défiait toute loi physique.

Le jeune homme remarqua un détail intrigant : le temps exact que prenaient trois gouttes d'eau pour tomber du toit correspondait au délai de réflexion du chat. La particularité d'apparence anodine vint quelque peu irriter le buveur de café, sans qu'il ne puisse expliquer pourquoi.

« Une gamelle d'eau, s'il vous plaît », fit le félin au passage du serveur.

- Deux cafés.

- Quel âge avez-vous, dites-moi? », demanda le chat.

Le jeune homme se surprit à répondre vingt-huit, mais ce n'était pas vrai. Il avait vingt-et-un ans en entrant dans le café, tout à l'heure.

« Vous faites bien vos vingt-huit ans, en tout cas. »

Il défia l'animal du regard, croyant à une plaisanterie de mauvais goût, mais le chat resta impassible. Au-dehors, la température se gâtait. Les nuages, auparavant gris, avaient changé de couleur pour le noir de jais. Quant à la bruine, elle s'était rapidement transformée en pluie diluvienne et inondait dès à présent la rue. L'adolescent déplaça maladroitement l'une de ses tours et, trois gouttes d'eau plus tard, la perdit. « Idiot », se dit-il pour

lui-même. Le buveur de café était de plus en plus fatigué et avait peine à se concentrer. Il n'avait même pas conscience que l'échiquier avait doublé de taille depuis le début de la partie.

« Pourquoi jouez-vous de façon si rythmée? », se hasarda l'adolescent, irrité par la manie du félicidé.

« Pardon?

– Vous faites exprès, c'est ça? Vous voulez me déconcentrer? »

Le chat soupira et se croisa les pattes, sur le petit bout de table qui n'était pas encore occupé par l'échiquier.

« Vous semblez plus distant et moins coopératif qu'en début de partie », remarqua-t-il.

L'adolescent ignora la remarque et mit ses mains à son visage, pensif quant à son prochain coup. Du poil lui avait étrangement poussé au visage au cours de sa réflexion, mais il n'en tint pas compte. Le serveur fit une nouvelle apparition et le barbu se surprit à lui aboyer un ordre à la manière d'un sergent militaire :

« Cinq cafés ! Et le chat veut une gamelle, je suppose ! »

Le gros félin voulut ajouter quelque chose, mais se contenta sagement de froncer les sourcils. Il riva par la suite ses yeux sur le minuteur : celui-ci affichait désormais les mots « 10 ans ». Avec calme, il s'exclama :

« Ah! quel gâchis, il doit encore être cassé. »

Nonchalamment, il poussa l'horloge numérique du revers de la patte et celle-ci vint s'écraser au sol, faisant jaillir de minuscules pièces de l'objet désormais en mille miettes.

« Le travail tue, vous savez », continua-t-il, à l'intention de son adversaire.

Le bruit sortit l'ado de sa réflexion et le contraria. Il joua trop vite, impulsivement, alors que le serveur déposait les cinq cafés de monsieur – et la gamelle – sur la table voisine. Quant à l'échiquier, il ne cessait de grandir.

Trois gouttes d'eau chutèrent. Au même moment, des vents d'une incroyable puissance vinrent balayer les arbres au-dehors et d'importantes fissures se dessinèrent sur leurs troncs. La pluie torrentielle avait fini par inonder la rue et des débris jonchaient sa surface.

Ce court laps de temps permit à l'adolescent d'engloutir une nouvelle tasse et de critiquer le goût trop corsé du café du commerce. L'employé, complètement dérouté, affirma qu'il s'agissait du meilleur en ville.

« N'aimiez-vous pas ce café en début de partie?

– Si, mais maintenant il me répugne », répondit-il sèchement, et le serveur s'en alla, abasourdi par de tels propos.

Le coup du chat effectué, l'adolescent ne porta pas plus attention au jeu et fit voler en éclats la tasse contre le mur opposé du restaurant. Dans toute sa colère, il n'avait pas remarqué toutes ses tasses vides qui s'étaient effondrées au sol au même instant : le jeu d'échecs avait encore gagné en dimension et, faute d'espace, avait poussé la porcelaine hors de la table.

Curieux de savoir où la tasse s'était écrasée, le jeune homme promena son regard dans la sombre pièce. Mais avant de la trouver, ses yeux se posèrent sur le nœud coulant. Comme hypnotisé, il n'arriva pas à regarder

ailleurs. La chose l'avait horrifié tout à l'heure, mais désormais, quelque chose en elle l'attirait. Il savait pertinemment qu'elle attendait un cou. « C'est le mien qu'elle veut, j'en suis convaincu. » L'adolescent s'imaginait se lever pour aller vérifier s'il pouvait passer sa tête à l'intérieur. « Ce nœud est fait pour moi », avait-il dit, alors que la corde se glissait à la perfection autour de sa nuque. De sa bouche pleine de dents jaunâtres, un filet de bave fuit et vint longer les traits de sa mâchoire. « Il ne me reste plus qu'à sauter de cette chaise... »

« Mat », dit le chat en ronronnant, l'air ravi.

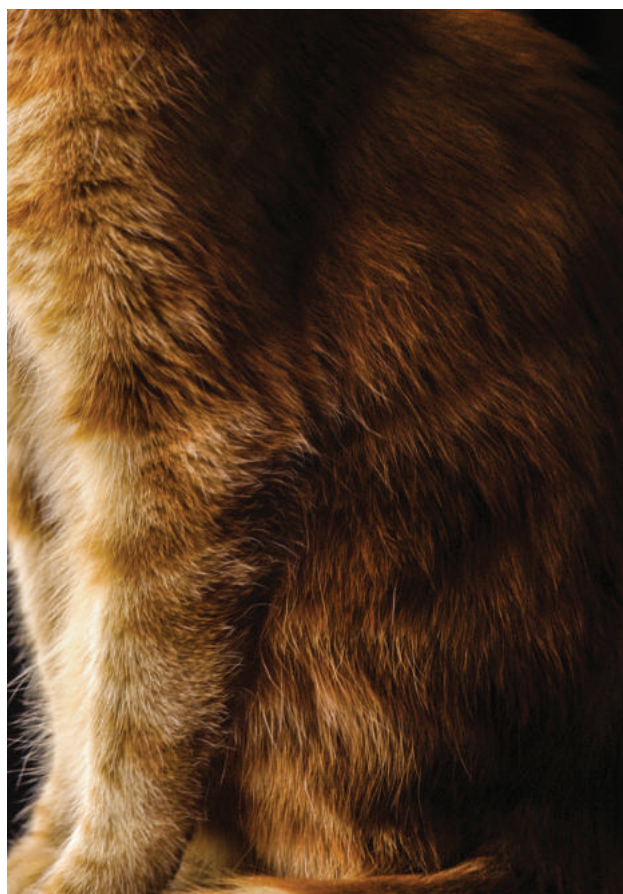
Le mot magique qui indiquait la fin de la partie. Perdu dans ses fantasmes, l'adolescent sortit de sa transe et analysa le plateau de combat : le félin l'avait battu. Il n'avait rien vu de sa stratégie, bien trop préoccupé par sa propre démente. Les chaussures du jeune homme vinrent s'humidifier.

« Vous jouiez bien pourtant, au départ. Mais voyez-vous, lorsque vous avez déplacé votre fou au tour sept... »

Il n'écoutait pas. Des grêlons s'étaient mis à tomber à l'extérieur. D'abord petits, ils prirent rapidement l'allure de balles de golf. Au-dehors, des fenêtres se fracassèrent à l'impact des obus de glace.

Mais l'adolescent n'avait que faire de la météo.

À bout de nerf, frustré d'avoir été battu par un sauvage, un animal grassouillet qui n'avait pour seuls intérêts que les échecs et le pognon, il flancha. Cette bestiole, si calme, si posée, elle l'horripilait et il en avait toujours été ainsi, du plus loin qu'il s'en souvint. Elle qui jouait aux mêmes intervalles, qui commandait la même gamelle d'eau chaque fois, qui gardait cette même sérénité



SIMON-OLIVIER SAVARD, *MINOU LE CORPS*, 2018, PHOTOGRAPHIE, DIMENSIONS VARIABLES

à chaque pièce bougée : c'en était trop. Comment ne pouvait-elle pas perdre le contrôle? Quel était son secret?

L'adolescent, furieux, posa les mains sous la nappe et en sortit un revolver, qui avait préalablement été collé sous la table à l'aide d'un mélange homogène de gâteries pour félins et de gazon broyé. Il souleva l'objet d'un poids inhumain et vint loger une balle dans la poitrine du gros chat, qui n'eut pas le temps de réagir à sa malencontreuse mort.

Coup de tonnerre d'une incroyable puissance à l'extérieur. La bête s'effondra sur sa chaise avant de se laisser choir au sol, le corps inerte. Le restaurant tout entier semblait en plein processus d'autodestruction : les lumières se décrochaient les unes après les autres, les livres tombaient des armoires et s'épalaient sur le plancher, du café se renversait çà et là...

Le maître d'œuvre de ce désastre vint couronner le tout en faisant voler la grande baie vitrée en éclats et d'épais morceaux de verre s'enfoncèrent dans le corps du meurtrier. Fou de rage, il lança le revolver à l'endroit où le nœud coulant s'était jadis retrouvé et bondit de son siège. Il prit la direction de la sortie, bousculant insouciamment tables et chaises au passage. En ouvrant la porte, retenue par le vent et l'eau de pluie qui s'était accumulée, il donna un tel coup qu'il passa près de la retirer de ses gonds.

Mais lorsqu'il mit le pied à l'extérieur, son pied ne s'enfonça pas dans l'eau. En une fraction de seconde, les cumulonimbus s'étaient dissipés et le soleil recouvrait à nouveau la ville de sa chaleur rassurante. La pluie avait cessé, le vent s'était apaisé et les fenêtres s'étaient reconstruites d'elles-mêmes. À l'intérieur du café, les lumières semblaient neuves et les livres avaient repris leur place d'origine. Quant au plancher, on eût dit qu'il venait tout juste d'être nettoyé. L'eau s'était, pour ainsi dire, volatilisée.

On referma la porte derrière lui : c'était le serveur qui s'était empressé de verrouiller celle-ci afin que jamais plus on n'y remette les pieds. Quant au jeunot, il était redevenu imberbe. Sa peau s'était complètement cicatrisée et ses marques de vieillesse s'étaient estompées. Il se sentait bien, serein, dépourvu de toute agressivité. Le jeune homme se retourna vers le commerce et aperçut une pancarte dans la baie vitrée : « Fermé à tout jamais », en lettres majuscules blanches sur fond rouge. Décidément, il ne possédait pas le sang-froid nécessaire pour travailler.

Sur la grande rue, les autres cafés avaient aussi mystérieusement fermé leurs portes. Corde au cou, l'adolescent pivota sur lui-même. Il ne sentit pas la boule de poil qui lui frôla la cheville alors qu'il observait la gouttière :

Une goutte. Deux gouttes. Trois...



SABRINA ROY, POSITION STRATÉGIQUE, 2018, IMPRESSION, ACRYLIQUE SUR MASONITE 122 X 91 CM

LA GRUE DE MONTRÉAL

PAR CLAUDIA CHARTIER-SAUVÉ

Je suis une grue de Montréal, une fille de rue, une pouffiasse féérique, une garce professionnelle, une putain spécialisée, bref une prostituée. À mon travail, on m'appelle Mademoiselle Cannibale. Ce surnom n'a aucun lien avec mon alimentation. Mon plat préféré n'est pas l'humain, ni cru, ni cuit. Ce surnom m'est destiné, car lors de l'acte charnel, dévorer les hommes est mon plus grand plaisir. Extraire leur glaire chaude est l'une de mes plus grandes béatitudes. Je ressens le plus d'euphorie lorsque leur bouillie dégringole dans ma gorge. Je dois admettre que mes habitués sont plutôt excitants. J'ai beaucoup de mal à résister à la dureté de leur érection. Le désir communiqué dans leur regard fait couler un liquide hors de ma fleur vénérienne.

Francis, l'un de mes clients réguliers, trouve stimulante la possibilité de se faire surprendre lors d'un coït. Il trouve cette activité désopilante et plaisante. Il n'a aucune pudeur et ceci me donne d'agréables sensations génitales. Une fois, pour faire différemment, il m'avait donné rendez-vous au parc Jarry à Montréal. Assise sur un banc de ce parc, je l'attendais. Je regardais un chêne. J'admirais son ampleur. Il dominait mon champ de vision avec ses feuilles vertes. Il était si imposant avec ses grandes branches. Il rayonnait avec le soleil. Il était posé sur un tapis de gazon vert obscur. Plus loin, il y avait un étang. Dans cet étang, il y avait quelques oies, quelques grues et une petite chute. Le bruit de cette cascade me rappela le son des vagues de la mer. Lorsque j'habitais en Gaspésie, je passais tant de temps à regarder la mer qui léchait la plage remplie de roches. Ce souvenir me donna envie de me peloter. J'allai me coucher sous le grand chêne et commençai sans Francis.

Au même moment arriva un agent du Service de Police de la Ville de Montréal, un dénommé Satyre. Était-ce Francis qui m'avait dénoncée? Avais-je le droit de me toucher sous un arbre? Puis, au moment même où j'avais cru qu'il allait m'arrêter, il me dit : « Je suis un cochon. » Je lui répondis : « Je suis une cochonne. » Il s'approcha de moi, et il inséra sa langue dans ma bouche. Il se coucha par-dessus moi et plongea ses mains à l'intérieur de mon chandail. Il n'arrêtait pas de répéter : « Ah! Charmante grue! » Il est vrai que j'étais semblable à une grue du Canada. J'avais le front rouge de transpiration et les joues fardées de blanc. J'avais d'ailleurs mis un rouge à lèvres très foncé sur mon long bec. Puis, couchée sous le chêne, j'avais de longues pattes sombres. Il me griffa de mon nombril jusqu'à mes seins. Il m'imposait sa verge, bien dure, et ce, droit sur mon entrejambe. Je faillis jouir. Il me déshabilla, il se déshabilla et il revint se placer sur moi. Mes substances vaginales inondèrent rapidement le gazon. Nous étions si visibles, pourtant personne ne nous remarquait.

Quelques instants de plaisir passèrent avant que je me rendisse compte que je ne touchais plus le sol mouillé. Le plaisir fut si envahissant qu'il nous fit voler. En quelques secondes, nous étions posés sur une grande branche du chêne. L'écorce dure de l'arbre me fit des marques d'excitation dans le dos. Deux écureuils nous fixaient en laissant couler par leur bouche de la salive et par leur sexe de l'écume. Puis, deux anges vinrent nous chercher, pour nous emporter au septième ciel. Là-haut, Éros languissait à l'idée de nous tripoter. Assis sur un nuage blanchâtre et duillet, il nous dit : « Bonjour Mademoiselle Cannibale, bonjour agent Satyre. » Il se leva et parada devant nous. L'érotisme et la sensualité de ce dieu grec rendirent le tuyau de Satyre plus ferme et

mon canal, beaucoup plus moite. Il se joignit à nous. Ses douces mains rendirent la copulation infernale. Cette jouissance, si extrême et si effrénée, était illégale. Elle était illégale, car elle était habituellement inaccessible. Seule une petite élite avait accès à une telle sensualité et c'est ce qui la rendait interdite. Éros aurait pu nous dénoncer à ses grands amis Thanatos et Hadès, mais il ne l'a pas fait. Il se contenta de s'adonner à sa principale passion, celle de satisfaire ses pulsions sexuelles. Éros partit plus loin fornicer avec les deux anges alors qu'il atteignait le summum de cette excitation qu'il nous administrait. Satyre croqua mon long cou de grue. Pourrais-je démentir le mythe grec qui affirme que Satyre est constamment raidi? Puis, l'extase arriva au moment même où nous fûmes éjectés dans le vide. Cette descente du ciel vers la vie terrestre accentua notre orgasme.

Une fois que mes fesses furent revenues sur le gazon, mon ébullition et son éjaculation se firent. Ce fut l'un des moments les plus merveilleux de toute ma vie. Cependant, il y avait une chose désagréable. Il y avait un arôme exécrable. Il y avait une odeur de souris morte. Le même parfum que l'on retrouve dans les égouts de Montréal et dans le fleuve Saint-Laurent. Incertaine de comprendre d'où l'odeur venait, je m'étais relevée pour enlever son engin qui était à l'intérieur de moi. La senteur fut encore plus dégoutante : « Désolé pour l'odeur », a-t-il dit. « L'arôme de mon sperme est mon plus grand complexe. »

Alors, je dis à l'agent Satyre en me levant : « nous avons chacun notre petite misère ». Puis, je lui fis un clin d'œil en m'évadant du parc Jarry.



SABRINA NARBONNE, *HERPÈS, PROTÉGEZ-VOUS*, 2018, ACRYLIQUE SUR MASONITE. 61 X 61 CM



KIM CARBONNEAU, *REBORN*, 2018, PHOTOGRAPHIE NUMÉRIQUE, DIMENSIONS VARIABLES

BOIS DE SANTAL

PAR LIAM

Il n'y a pas si longtemps, elle a lu Zürn et son *Homme-Jasmin*. Elle ne se sent pas transportée ou bouleversée, l'histoire s'est déjà enfuie sans qu'elle n'ait essayé de la retenir. Il ne reste que cette douce odeur qu'ont les vieilles reliures et la sereine mélodie au rythme irrégulier des pages que l'on tourne, et qui l'accompagne chaque fois qu'elle sort l'ouvrage des poches de sa longue blouse verte. C'est un amour intense mais bref, quelques centaines de pages, à peine le temps pour elle de découvrir la sensation du papier sous ses doigts qu'il s'est déjà trouvé une autre lectrice; chaque histoire est synonyme d'un adultère inévitable pour lequel on ne pleure jamais. Elle préfère garder le silence sur ces amours atrophiés, plus par pudeur que par crainte. Depuis peu la Grosse lui apporte le livre suivant, comme

une obèse et malhonnête entremetteuse, qui lui fournit un bonheur éphémère voué à l'échec. La Grosse est une dealeuse d'encre, mais il n'y a personne qu'on aime plus que son fournisseur de rêves. C'est un contrat, une entente, l'échange malsain d'un fragment d'imagination contre un peu de son humanité. Elle sait qu'elle ne devrait pas, chaque livre la tue un peu plus, chaque livre lui coûte un peu de son corps, un peu de son âme. Mais la dépendance est telle qu'elle est persuadée d'être née avec ce besoin gravé dans la peau.

Le monde est fou. Ce n'est pas elle qui le dit, c'est Louis. Louis ne voit plus. Il ne connaît pas son visage, seulement le son de sa voix et le rythme de ses pas. Il lui demande de lire mais elle refuse. Elle n'aime pas partager. Le livre

est à elle, même lorsqu'il n'est plus dans ses bras; il se range au milieu des autres dans l'infini tombeau de sa conscience, sur les étagères en bois de santal qui sentent le lourd parfum que portait sa mère et qu'elle imagine la nuit au moment où l'on est censé dormir. Un jour peut-être lira-t-elle à Louis. Lorsqu'il mourra et qu'il sera devenu l'infime partie d'un tout alors elle lui lira. On ne mérite plus la pudeur des autres lorsque l'on est mort, pense-t-elle. Il raconte parfois, lorsqu'il n'a pas le ton bourru du vieil homme qui sait la futilité d'une vie humaine, les couleurs des toits et des rues dehors. Chaque fois elle demande comment il sait ce que sont les couleurs. Il dit qu'il les entend, et qu'il n'a pas besoin de les voir pour savoir qu'elles sont là. C'est vrai.

Ce soir encore il lui demande de lire. « Bientôt », répond-elle. « Bientôt Louis ». Il hoche doucement la tête, comme un enfant à qui on promet une berceuse mais qu'on finit par oublier dans le silence de sa chambre. Il n'est pas pressé. Il attend. Il est fait pour attendre. De leurs moments de complicité il ne reste quasiment jamais rien. Juste une odeur flottante de réglisse et la nette sensation d'oublier quelque chose d'important chaque fois qu'elle rentre dans sa chambre une fois venue l'heure du couvre-feu. « Parole parole », murmure Dalida de son voluptueux accent tout en rondeur depuis la chaîne stéréo posée à côté du lit de Louis comme l'éternel fond sonore d'un vieux film muet en noir et blanc. Chaque soir, la mélodie continue de caresser sa nuque et de chatouiller ses oreilles lorsqu'elle se glisse sous ses draps gris. « Encore des mots, toujours des mots, rien que des mots. » Elle sait qu'ils ne seront pas toujours à ses côtés, ils ne restent jamais longtemps. Elle songe parfois à cette étonnante ironie. Les livres ne sont-ils pas faits pour transmettre? Pourquoi alors les personnages ont-ils l'air si éphémères? Il lui arrive

parfois d'apercevoir Goret lorsqu'elle s'aventure au-delà des limites établies par les murs de sa chambre. Elle l'a baptisé ainsi à cause des grognements bestiaux qu'il pousse lorsqu'il se met à pleuvoir. Elle n'a jamais entendu sa voix ni osé imaginer son visage de près, mais elle sait qu'il est laid. Il doit être laid, ou alors ce ne serait pas cohérent. « Pauvre âme », dit souvent la Grosse en le voyant déambuler dans les couloirs. Sombre humeur que le jugement de la valeur d'une vie par une autre bien plus abîmée et vouée à un échec bien plus imminent. La Grosse et Goret sont de la même grande famille de ceux qui ne connaîtront jamais la chaleur de bras étrangers, et ne sauront jamais apprécier le froid sec des instants de solitude. Ils ne savent pas regarder et marchent en cachant leurs yeux. Elle ne le leur a pas demandé mais n'en a pas besoin pour en être certaine. Ses lèvres s'étirent parfois en un mince sourire lorsque son esprit est traversé par de courts éclats de lucidité éphémère. Les coins de sa petite chambre blanche moisissent doucement au fil du temps mais cela n'a pas grande importance. Le loquet de la porte s'ouvre et un livre se faufile à l'intérieur. « Encore? », dit-elle en souriant. Elle fixe des yeux la petite pièce close et vide, et imagine ses compagnons sortir par cette porte qu'elle ne peut pas voir et sur laquelle serait accrochée une petite plaque de cuivre gravée de l'inscription « assemblage » qu'ils finissent tous par emprunter un jour où l'autre. La couverture du livre est décorée de lourdes lettres bleues et quand elle l'ouvre, une poupée en tenue de gymnastique se profile sur le coin de sa couchette. Il lui manque encore des couleurs et ses yeux de verre sont vides, mais elle pense déjà au nom qu'elle va lui donner lorsqu'elle sera terminée. Sa blouse verte disparaît peu à peu, elle tourne la première page et l'odeur du santal envahit la chambre.



KIM CARBONNEAU, *ICARUS*, 2018, PHOTOGRAPHIE NUMÉRIQUE, DIMENSIONS VARIABLES

TRINITROTOLUÈNE

PAR LE DÉMINEUR

tu es la bombe
fascinante et inexplicable
remplie d'énergie potentielle
prête à faire tes merveilles
à tout moment

tu es le composé organique
ton arôme, piquant et vulgaire
unique en ses saveurs
ton cristal, envoûtant et immoral
une perfection à l'état de nature
élémentaire

tu es l'explosif
un moment, l'élégance
l'autre, destructrice
vague déferlante
force du chaos
tu es l'instable
tes créateurs prennent un malsain plaisir
à te torturer
à te déstabiliser
à te regarder te désintégrer

tu es l'onde de choc
arrivée sans prévenir,
tu tournes la terre à l'envers
choquante et choquée
tu m'as frappé

tu m'avais prévenu de ne pas t'approcher
tu sais que tu es une arme
je t'ai déclenchée
un faux mouvement
gaffeur comme je suis,
seul qui pouvait t'approcher

tu as éclaté
tu m'as lacéré
déchiqueté
expulsé à des kilomètres à la ronde
j'ai perdu un membre
je le cherche encore



VALÉRIE CÔTÉ, *WINGS OF WAX*, 2018. IMPRESSION, ACRYLIQUE, FEUTRE, GEL BRILLANT SUR MASONITE, 122 X 91 CM

LE TORRENT

PAR CHARLIE GAGNÉ-GENDRON

Salut Mik,

Je ne sais pas trop comment commencer cette lettre, j'ai donc voulu sauter le début mais, me retrouvant quand même à commencer, je vois bien que mon raisonnement fonctionne plus ou moins. Au moins, grâce à toi, ça ne me fait plus peur. C'est d'ailleurs en partie pour t'en remercier que je t'écris. J'espère aussi que ça m'aidera à saisir, à accepter la chance que j'ai de t'avoir rencontré.

Beaucoup de neige a neigé depuis notre rencontre, qui n'a cependant jamais fui ma mémoire.

Après quelques semaines passées dans la forêt, tu rejoignais la civilisation. Après quelques années passées dans la civilisation, je me sentais irrésistiblement appelée par la forêt. Au bord d'une route, une terre immensément géante. Attirée dans ses entrailles, y courant à en perdre le souffle, à en perdre le Nord et mes esprits.

Mon chemin éternellement balisé accompagnait dans sa course un magnifique torrent de lumière fondue. Subjuguée par la magnificence de cet état, j'ai vu mes jambes cesser de courir, mon cœur oublier d'être emballé, puis, devant tant de beauté, il s'est figé.

L'envie, le besoin de me blottir dans ces eaux glaciales m'avait presque entièrement gagnée. Seule la peur d'entacher la toile par la sombreur de ma peinture forçait la terre à continuer de supporter mon poids.

Car si je percevais la lumière, jamais elle n'était parvenue à tapisser les dédales de mon esprit. Cette perception diaphane était la seule chose qui permettait qu'on me dise encore en vie.

Je ne sais pas comment j'ai pu entendre le bruissement de tes bottes, comme privée de sens que j'étais, mais pour ce qui m'a semblé la première fois, j'ai senti autre chose que les parois poisseuses et suintantes de dégoût de mon carcan; j'ai ressenti une peur viscérale. Tous mes sens se sont réveillés d'un coma qui aurait pu être éternel. Léthargiques, ils n'ont pas perçu ta présence assez rapidement pour éviter l'inévitable.

Quand je t'ai aperçu, tes poils au menton étaient au moins aussi longs que tes pattes de géant, et l'air fatigué que tu affichais, je ne l'avais encore vu sur aucun visage. Normal, ce n'était pas le reflet d'un épuisement mental, de nos jours trop courant. C'était plutôt physiquement que tu étais vidé et ce genre de fatigue, il était rare chez moi. Toujours est-il que la surprise que ton apparition m'a causée m'a fait bondir si haut que, sans que je m'en rende compte, le toit qui assombrissait mes pensées s'en est trouvé fortement endommagé. Ton visage amaigri à un point tel que j'ai d'abord cru à un face-à-face avec une momie.

Il faut dire que tu en avais l'apparence; ton crâne semblait couvert de crins davantage que de cheveux. Tes quelques livres en souffrance sautaient aux yeux, mais je n'étais pas folle, une momie n'aurait jamais eu la flamme dansante de vie qui célébrait au fond des tiens

(de yeux). La véritable momie, c'était moi. Enveloppée dans des lambeaux de peur trempés dans une immobilité collante, les yeux tellement creux, j'étais morte à faire peur. C'est du moins ce que je pensais.

C'est toi qui aurais dû vouloir fuir, pas moi. Malgré mon mutisme, tu as su. Tu as su que quelque chose en moi venait de se briser. Tu ne savais pas quoi, mais tu savais. Tu n'as pas bougé ne serait-ce qu'un seul des cheveux de ta longue barbe, mais sachant que mon immobilité ne cacherait pas bien longtemps le torrent d'émotions qui me renversait, me noyait, tu te préparais à empêcher mon éventuel naufrage.

Profitant de l'accroissement des fissures pratiquées dans mon rempart par le sursaut que tu m'avais causé, mes émotions reprenaient contact avec moi d'une façon violente et emportée. Elles avaient été trop longtemps refoulées, bâillonnées. La colère, le dégoût, la révolte, la rage me dévastaient encore plus que le vide qui les avait précédées, comme si c'était possible. Mes émotions avaient elles-mêmes des émotions.

À ce moment, je croyais que je venais de perdre tout contact avec la réalité. Je comprendrai plus tard que c'était en fait l'exact contraire; je ressentais toute une gamme d'émotions que j'avais depuis toujours niées. En fait, je ne sais pas si j'ai pu les nier, car j'ignore si je les avais déjà même ressenties.

Ce déchaînement intérieur redonna vie à mes yeux, les transformant en cascades de larmes. Leur salinité mit à vif mes plaies ouvertes, exposées par la rupture subite des chaînes qui me retenaient captive de ma cage miroir. L'eau m'avait lavée. J'étais maintenant prête pour mon printemps. Car si une rupture entraîne une fin, un renouveau lui succède.

Sans rien attendre en retour, tu as laissé s'envoler tes projets des jours à venir pour m'accorder ce qui me faisait tant défaut : une oreille attentive. Les rêves de mes parents que j'avale de force chaque jour à grands coups d'étude de droit. Les amis si nombreux et pourtant si absents. Tout y a passé. J'ai tout vomi. Tu as écouté l'exposé de ma vie de long en large, là, autour de ce feu de camp. Celui-ci brûlait mes peines et misères sans délai, semblant s'en régaler, dans un crépitement de contentement.

C'est ce feu qui finit par incendier la morte qui vivait à ma place. Je suis née des cendres de cette mort. Car si le feu ravage, il cautérise aussi les plaies et, de ses cendres, des gens nouveaux peuvent naître.

J'avais désormais trouvé la force de me soumettre à une seule et unique volonté, une volonté dont je ne soupçonnais pas la puissance : la mienne.

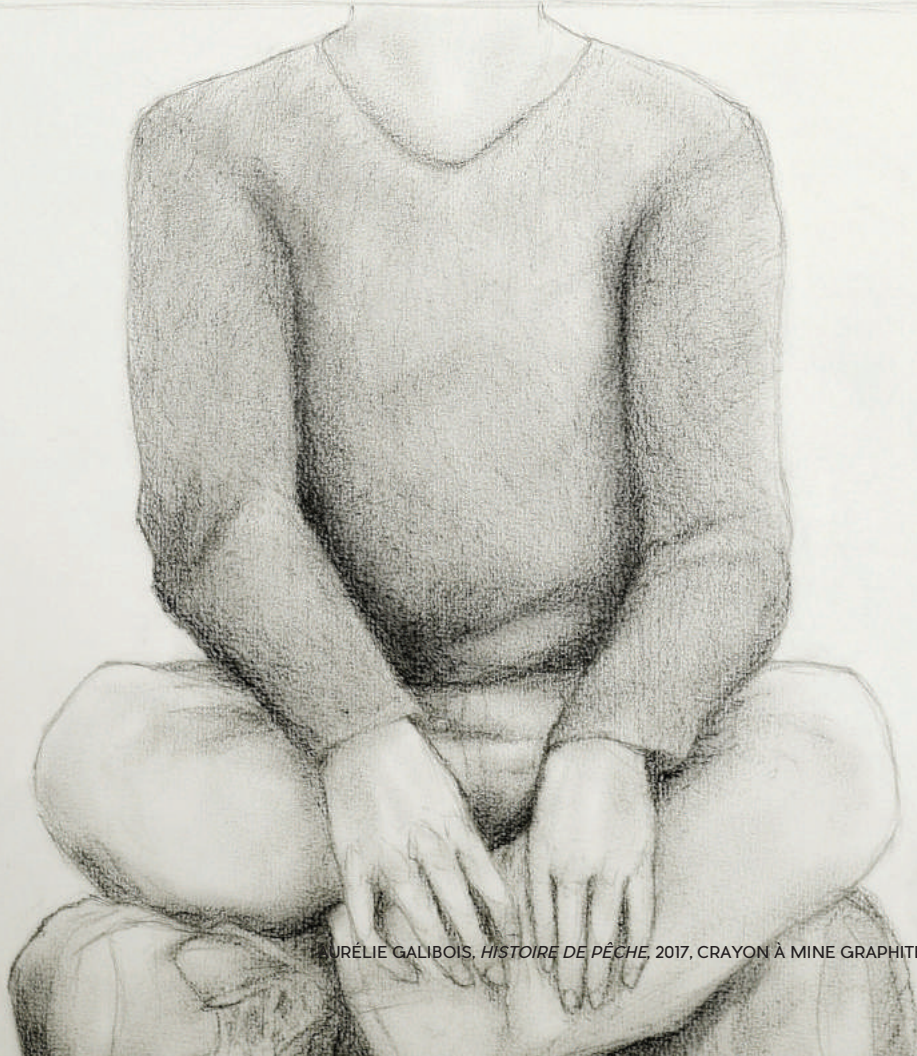
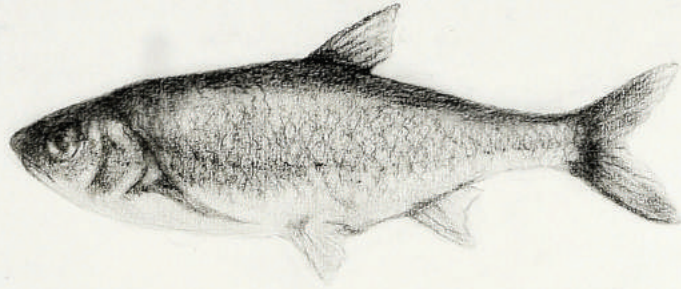
Un soir, je t'ai révélé mon impression d'avoir trouvé en toi une pièce manquante depuis toujours. Pas celle de l'amoureux, non, une bien plus importante encore, celle du grand-frère jusque-là inexistant.

Tes yeux, relevés d'un coup de tête, ont buté sur les miens, renversant leur lumière sur ma rétine.

Au fil des jours, le Suroît s'est époumoné à balayer l'évaporation de mes larmes vers le Fleuve pour qu'au-dessus de ma tête plus jamais ne se forme de sombres nuages. Autant de cendres ont été emportées.

Puis, un matin, mes pieds, au côté des tiens, ont, au lieu de piétiner un chemin déjà creusé, esquissé le leur sur un tapis de terre qui, ils n'en doutaient plus, les porterait.

Pour tout ce que tu es, merci,
Évangéline



LA FILLE AUX YEUX BLEUS

PAR MARIE-ELIZABETH LEBLANC

C'était un frais matin d'été, vous savez, un de ces matins où tout nous semble possible.

L'homme sourit en croisant un couple âgé qui le salua amicalement. Il leur envoya la main et les suivit du regard, en observant leurs fragiles doigts noués. Il ne se lassait jamais de voir ces démonstrations de tendresse. Il traversa la rue principale du petit village paisible et ralentit le pas pour apprécier les vitrines des commerçants. La petite vie routinière était pour lui toujours des plus fascinantes. Il prit la sixième rue à droite et longea le trottoir qui menait jusqu'au quartier résidentiel. Six maisons plus loin, il aperçut un camion de déménagement et des hommes transportant différents meubles. Il approcha sans se presser et vit pour la première fois ces innocents yeux d'un bleu aussi clair que le ciel, sans savoir que ceux-ci ne quitteraient plus jamais ses pensées.

Elle ne devait pas avoir plus de seize ans, elle n'était encore qu'une enfant. Douce, fragile et étrangère aux malheurs de la vie. En observant l'imposante stature de l'homme, elle trébucha et recula. Il lui envoya la main et elle lui adressa un sourire gêné avant de le saluer subtilement et de retourner dans sa demeure. L'homme secoua la tête en réfléchissant et termina sa promenade.

Il ne connaissait même pas le nom de cette jeune fille, mais il éprouvait de la pitié pour elle, pour toute la souffrance qu'elle vivrait.

Ce fut seulement deux ans plus tard que la vie lui donna raison. L'homme profitait de la chaleur du printemps ensoleillé, assis sur une terrasse de la rue principale. Seul, il n'avait d'autre distraction que d'écouter les bavardages incessants des serveuses enjouées. L'arrivée du printemps après un hiver cru avait plongé le village dans un état d'allégresse qui promettait des abus de toutes sortes. Le bar au coin de la rue organisait de multiples soirées dansantes, les jeunes gens se débarrassaient de leurs manteaux hâtivement pour porter des vêtements légers et colorés, et les enfants avaient troqué leurs luges pour des bicyclettes. Comme s'ils s'étaient réveillés d'un long sommeil, les villageois s'animaient et les rues généralement tranquilles débordaient d'activité. L'homme sirota son thé, en observant avec curiosité les gens autour de lui et en se demandant comment le monde pouvait être si beau et si affreux à la fois.

Pas tous les habitants faisaient preuve de joie. Non. La jeune fille aux yeux éblouissants n'avait pas l'opportunité de profiter du beau temps. Depuis maintenant quelques

jours, elle vacillait entre l'éveil et l'inconscient. En la voyant ainsi, il avait failli cesser de résister, elle était si jolie, et il souhaitait tellement la protéger du monde affreux dans lequel elle souffrait. En revenant d'une soirée dansante, la jeune fille avait été agressée et était maintenant enfermée dans une chambre aux murs ternes.

L'homme avait vu la fille au moment où elle était entrée dans la voiture de cet imbécile qui avait failli la tuer. Il avait gardé ses distances, jugeant préférable de ne pas entraîner cette innocente beauté dans son univers ténébreux, désenchanté. Oh, comme il avait eu tort! Des fêtards l'avaient retrouvée le lendemain, sur le bord d'un chemin de terre un peu à l'écart du village. Le sang couvrant ses jointures laissait présager qu'elle s'était débattue et les hématomes colorant sa peau pâle montraient que son compagnon n'avait pas apprécié.

L'homme était dégoûté, il peinait à concevoir que quiconque puisse vouloir faire du mal à un être aussi pur, aussi majestueux que cette beauté aux yeux bleus. Après l'agression, il avait rendu visite à cet idiot et lui avait fait connaître sa pensée. D'un naturel convaincant, il n'avait éprouvé aucune difficulté à donner une leçon à l'agresseur. Des hommes comme lui, il en avait frappé plusieurs. Inutile de préciser que personne n'avait aperçu le malfaisant après cette rencontre...

Une serveuse lui offrit une autre tasse de thé qu'il déclina. Il voulait rendre visite à la jeune fille une dernière fois avant de s'éclipser. Et cette fois-ci, il la laisserait partir pour de bon, il le devait. Un jour, il pourrait peut-être tenter sa chance, mais pour l'instant, il devait faire preuve de patience. Son heure n'était pas venue...

Malheureusement l'homme ne put tenir sa résolution aussi longtemps qu'il l'aurait voulu. Il la côtoya à nouveau lorsque sa mère cessa son combat contre le cancer. Il fut forcé de voir l'océan se vider des yeux de celle qui l'avait émerveillé, sans pouvoir l'aider.

Peu de temps après il l'avait visitée de nouveau lorsque son père, un homme doux et bon, avait renoncé à la vie, incapable de faire face au monde, désormais teinté d'horreur, sans sa femme bien-aimée. Il voulait tant mettre fin aux supplices de cette fille qui avait goûté aux malheurs de la vie, mais il craignait que son aide lui soit trop néfaste.

Il réussit à rester loin d'elle pendant quelques années avant qu'un de ses proches lui annonce que la tragédie avait encore frappé. Cette fois c'était son corps inanimé à elle qu'on avait retrouvé dans sa chambre, accompagné d'un contenant de médicaments vide. Elle l'avait finalement trouvé.

Depuis son agression, elle avait joué à cache-cache avec lui. Elle « flirtait » avec lui, le frôlait. Lui l'intimait de le laisser partir, se croyant trop destructeur pour cette âme pure qui l'intriguait. Mais elle s'entêtait, elle courait après lui, le cherchant sans cesse. Elle l'avait enfin trouvé.

Il n'était pas surpris de la recevoir, à vrai dire, tôt ou tard, tous finissaient devant lui, certains le suppliant de les laisser partir et d'autres le remerciant de les avoir sauvés. Non, elle ne pouvait pas lui échapper, nul n'avait réussi à lui échapper, malheureusement. Ce qui le surprenait encore, c'était de constater sa jeunesse, la tendresse de la peau de ses mains, l'absence de traits tirés sur son visage, plus précisément, l'absence de ceux qui auraient dû marquer les coins de sa bouche, étirant celle-ci pour découvrir ses dents et un rire joyeux. Il constata avec déception que seule une minuscule partie de son cœur semblait réticente à ses avances. Elle n'avait plus d'attaches, plus de ficelles comme celles qui motivent les gens à se débattre.

Il réalisa enfin que son existence n'était peut-être pas aussi sombre que tous l'imaginaient, que parmi toutes les histoires qu'il avait observées, il n'était pas

le personnage le plus cruel, mais peut-être le plus attentif. Il représentait cette constante, ce repère pour le commun des vivants qui le craignaient, le détestaient, le maudissaient. Lui était fasciné par leurs comportements, il les attendait, les adorait, il était celui qui les accueillerait quand leur corps les abandonnerait.

Il faisait sombre. Le soleil n'allait pas tarder à se coucher. Dehors, la douce brise d'automne faisait valser les feuilles rougeoyantes qui ornaient les rues de septembre. Pour la première fois, il ignora le paysage qui l'entourait, ses yeux se fixèrent sur celle qui tenait son cœur prisonnier depuis si longtemps.

Il s'approcha tranquillement d'elle et lui murmura :
« Vous ne devriez pas être ici. »
« Ce n'est pas tous les jours qu'on réussit à vous rencontrer, ne croyez-vous pas qu'il est temps de mettre fin à ces jeux d'enfants? » répondit-elle avec des yeux brillants.

Sur ces mots, il prit ses mains délicates dans les siennes et la guida hors de l'univers qu'elle avait connu, l'univers le plus complexe, peut-être le plus beau, mais certainement le plus désenchanté.



SYDNEY GUILLEMETTE, *MIROIR IRRÉGULIER*, 2018, IMPRESSION, ACRYLIQUE SUR MASONITE, 122 X 91 CM



KIM CARBONNEAU, *L'HOMME AMER*, 2017, ACRYLIQUE SUR TOILE, 91 X 76 CM

LE PRISONNIER

PAR ÉLIOT FORGET-LAPERRIÈRE

Cloîtré dans l'impersonnel de la foule
Emmuré dans nos perceptions
Confiné dans le jugement illusoire des autres
Enfermé dans la banalité du métro
Isolé dans le miroir des goûts
Claustre dans le temps qui file
Incarcéré dans l'anonymat du nombre
Encagé dans l'usage
Reclus dans la norme
Serré dans le regard fixe
Claquemuré dans les visages de marbre

Renfermé dans le quotidien
Embarré dans l'oubli de l'enfance
Écroué dans une trajectoire
Séquestré dans l'affluence
Enclavé dans la gêne imaginée

Sous les verrous de la solitude

Notre geôlier est l'essaim

J'AI RÊVÉ

PAR ÉLIOT FORGET-LAPERRIÈRE

J'ai rêvé

J'ai rêvé à l'air

À l'insouciance

À l'oubli du futur

À l'absurdité des premières lunes

Et au ridicule des nuits d'hiver

J'ai rêvé à la vie avant qu'elle n'existe

À l'existence avant les rêves de vie

À la course folle avant l'ancre ignoble du quotidien

J'ai rêvé à l'éternité frivole de vastes heures

Aux petites joies qui ne connaissaient rien d'autre qu'elles-mêmes

Aux larmes bouillantes qui séchaient au moindre soleil anodin

Au désir qui ne savait que son ombre comme Frontière définie

J'ai rêvé à l'infinité de détails fantastiques que recélait une fourmi

Et aux tempêtes sublimes qui accompagnaient habituellement l'être aimé

Au mystère discret et terrifiant qui peuplait les bois derrière la cours de récréation

Aux après-midis d'été dorés comme la magie, qui nous chauffaient les épaules nues

Au regard incongru parfois jeté à la rivière incessante des responsabilités

J'ai rêvé à la symphonie parfaite du chant des oiseaux au printemps

À la symphonie aussi parfaite de l'irrésistible cacophonie

Au caractère incroyable du reflet de l'eau pure

Et à l'incroyable caractère de la marche des nuages

J'ai rêvé à l'inconscience de l'hiver à venir

À la distraction suprême d'un papillon

À une existence sans temps

Aux regards qui s'envolent

À la vie avant l'ennui

À la vie avant la mort

À la vie

À l'enfance

MUSIQUE DE CHAMBRE POUR CHIEN MOUILLÉ

PAR MAURANE ARCAND

La saison chaude approche
Et j'ai hâte de te voir
Mon vieux chien
Sur le perron
Pelage au vent
Gazon dans la brise
En synchronicité

Tu vas aller au lac
Juste assez profond
Pour t'en abreuver
Sans avoir à te pencher
Ploc ploc ploc
La langue en cuiller
Dans l'eau fraîche
C'est bon

Avant tu aimais bien nager
Et chasser les ouaouarons
Maintenant les trempettes par journée chaude
Te suffisent
Tu fixes un peu le vide
La bédaine dans l'eau
Le temps autour de toi s'efface
Tu deviens paysage

Puis,
Tu sors du lac
Te secoues mollement
Tu as peut-être quatre pattes
Mais il t'en faudrait quelques-unes de plus
Pour soutenir comme il faut ton corps pourtant frêle

Puis tu te couches doucement
Pour te faire sécher
Sous le soleil capricieux des juins québécois

Je te regarde
Étendu sur le côté
Ton museau rose et tacheté
Souffle régulièrement la poussière

En m'approchant
Je sais que tu vas faire un petit grognement
Et lever la tête
Je m'excuse de t'avoir déranger
Je viens juste te caresser

Je passe ma main derrière tes oreilles cotonnées
Tu me relèves la lourdeur de ton crâne
Avec un soupir fatigué
Tes yeux se ferment de contentement
Mes doigts dans tes poils
Blanchis

Tu sens le chien mouillé
C'est une certitude
Ça ne me dérange pas
De toute façon
Un vieux chien de douze ans
Ça sent le vieux chien de douze ans

Je me couche dans l'herbe
Avec toi
Je t'enlace
Te gratouille le ventre
Tu ne bouges plus la patte comme les petits chiots
Mais tu es bien
Je le sais

Je le sais
Que tu es un vieux chien
Et que tes jours sont comptés
Que je pourrai pas t'aimer assez
Même en multipliant mon temps par sept

Je le sais
Que certains vieillissent plus vite que d'autres
Que ce n'est pas juste

Chaque fois que je te flatte
Je me rappelle les dernières caresses
Et j'imagine celles à venir
Et je me demande
Comment je vais survivre



KIM CARBONNEAU, *PACHYNÈME*, 2018, PHOTOGRAPHIE NUMÉRIQUE, DIMENSIONS VARIABLES

MOUSSE AU CHOCOLAT OUBLIÉE

PAR MEDHI RAVDRIM-COPAH

*À vouloir courir plus vite qu'un train,
On constate notre manque de vécu,
Nos jambes s'arrêtent de courir,
On se repose sur le passé.*

Je regarde le train filer au loin. Je ressens un vide. Je sais, j'aurais dû avertir celle qui avait pris une place pour moi à l'intérieur. Incapable émotionnellement. Mon absence répondra à ma place. Derrière moi, la gare m'appelle à la case départ. J'y retourne pour retrouver ceux qui me soutiennent, ceux qui ne veulent que rire avec moi sans complications et ceux avec qui je peux chanter le bonheur sans me soucier des autres. On peut y voir l'amour, sans caméras.

Catharina, surprise, me retrouve sitôt revenu du transport que j'ai manqué. Celui pour lequel j'ai refusé de me battre. Notre attente pour un prochain train se fait ensemble. Quel départ choisir? Je ne sais pas, elle ne sait pas. C'est long attendre un départ quand tu ne sais pas lequel prendre, mais à deux, on peut au moins attendre en riant.

Premier symbole de notre nouvelle amitié, une mousse au chocolat qu'elle a cuisinée et amenée exprès pour moi. Je suis touché. Lorsqu'on est prêt à cuisiner pour autrui, c'est qu'on porte une attention particulière à cette personne. On déguste ce plat, on se fait rire et pour dépenser les calories englouties, on marche au rythme de La Ballade des gens heureux. Catharina, et son joli sourire, celui qui donne un sens à la vie et le goût d'aimer, me fait fondre sans que je me soucie de dans quelles bottines je me retrouverai.

Le lendemain, aucun train ne capte notre attention. C'est à mon tour de lui préparer une mousse faite maison. Je lui donne le résultat de ma veillée, à vouloir reconquérir ardemment ma cuisine. Je peux voir les étincelles dans les yeux lors de sa première bouchée, puis le doute. Oh non, pas bon signe! Elle devient rouge, surprise de s'étouffer avec des noyaux de dattes que j'avais oublié de tamiser par maladresse. Sapregué! Mais quel bon cuistot je suis!

Le mois suivant, nous ne voyons même pas les trains passer, tellement nous sommes plongés dans des discussions intimes et de confiance. J'apprends sur elle, mais surtout sur moi, elle me fait grandir énormément sans le savoir. Je suis tombé amoureux d'une femme en attendant un train.

Sept mois plus tard, c'est décidé, aujourd'hui, je monte dans un train. Je veux plus que tous l'inviter à m'accompagner dans cette aventure. Je ne peux m'imaginer sans elle. Je dois le lui dire. C'est quand je la vois sur un autre banc chantant à tue-tête avec un autre homme, sans m'accorder un regard que je me rends compte que j'ai trop attendu. Coup de canon. Waterloo. Elle chante exactement les mêmes chansons, et mes larmes suivent le rythme. Trois jours de bouteilles à la mer sans réponses. Une étoile sans constellation. Elle m'a remplacé sans avertissement ni explications. Je ne veux plus me battre. Je m'en veux.

Trois semaines passent et je ne sais plus chanter. Je vois Catharina dans mes souvenirs qui ne veulent pas vieillir. Je décide d'être seul à jamais. Se faire des attentes,

ça fait trop mal. Le bruit des rails, le monde qui passe, toujours des visages. Je n'ose mêmes plus regarder. Au cas où, dans une vitre du train, j'imaginerais une femme, assise paisiblement, écoutant du Gérard Lenorman.

Trois mois passent. Remis d'une peine, j'ai fait des démarches claires. Je sais que je dois prendre le Fatalidad Express. J'ai grandi et plus jamais je n'aurai mal. Il y a des événements qu'on ne peut dépasser. Aussi bien les prendre et ne plus les laisser m'affecter. Je me battrai pour moi-même et pour ceux que j'ai sur le cœur. Je rentre alors dans un wagon sans couleur, peint de noir et de blanc. Je me retrouve devant un échiquier où, sur un siège, se trouve un pot. Un simple petit pot. Je l'ouvre et, à ma grande stupeur, découvre une mousse au chocolat oubliée et un petit message. Le petit papier n'est assez grand que pour laisser paraître un court message : «Rendez-vous au wagon 218, tu me manques!»,

Je ne sais pas si je dois y aller, mais au plus profond de moi, j'ai besoin de savoir ce qu'elle me veut.

Je traverse tous ces foutus wagons en m'arrêtant à chacun d'eux. Plus j'approche de la locomotive, plus j'écoute les autres passagers me dire que je suis en train de me faire manipuler. Je ne peux pas le croire, je ne veux pas le croire. Certains me disent de continuer alors que certains me disent de m'arrêter ou encore d'oublier.

Je continue ma route, après tout, n'avions-nous pas été proches l'une et l'autre? C'est ce que je pensais une fois arrivé au wagon 218, dans le fond duquel je peux voir Catharina, le regard vide. Je tente de m'approcher mais je fonce dans une vitrine sans poignée qui sépare la pièce en deux. J'essaie de lui parler à travers ce mur, mais elle ignore même le mouvement de mes lèvres. J'ai mal. Je ne sais même pas si elle me voit. J'ai l'impression de n'être plus pour elle, qu'une connaissance, sans plus. Elle m'a effacé de sa vie. Je ne peux pas laisser ma situation continuer comme ça. Je dois me détacher des ficelles. Je décide de tout simplement et lourdement quitter le wagon 218, et d'en finir pour de bon.



MAUDE CHARLAND LARIVIÈRE, SANS TITRE, 2018, ACRYLIQUE SUR MASONITE, 61 X 61 CM

Avec une hache, je détruis l'articulation entre son wagon et le mien. La tête du Fatalidad Express continue sa route sans moi. Je me retrouverai un autre train.

Nous ne nous sommes jamais revus depuis, considérant que cette fois-là, elle m'avait remarqué. J'ai pris un autre train un mois après, l'Uni-Express. Je me suis assis dans le fond à l'abri du monde. J'ai ouvert un livre pour continuer mon voyage, Quelqu'un est venu se joindre à moi...

-Allô! Ça fait longtemps!

*Tout le monde sait qu'une mousse au chocolat fond, si on ne la met pas au frigo
Tout le monde le sait,
Pourtant,
Tout le monde surestime le temps de conservation d'une mousse
Tout le monde tente de la réfrigérer une fois fondue,
Mais la mousse, elle, ne pourra jamais avoir le même petit goût sucré.*

- Medhi Ravdrim-Copah

HISTOIRE DE FOND D'AUTOBUS

PAR ACHILLE VIGNEAULT

Par un matin d'automne, alors que je voyageais en autobus jusqu'au cégep de Saint-Jérôme pour assister à un cours, l'autobus fit un détour inattendu. Cherchant par la fenêtre la cause de ce détour, j'aperçus un nouveau site de construction qui bloquait la rue.

- Pourquoi y a-t-il toujours de la construction dans ce secteur? m'exclamai-je, furieux d'arriver à nouveau en retard.

- Ça, c't'une longue histoire, mon gars... Laisse-moi donc t'la raconter...

Un passager d'un certain âge s'était rapproché de moi sans un bruit. Je l'avais vu parler avec plusieurs autres personnes, sans que celles-ci ne paraissent l'écouter. Mais, avant que je ne puisse prononcer le moindre mot, il se mit à me raconter l'histoire des sites de construction de Saint-Jérôme.

- C't'histoire-là commence comme toutes les autres : avec des Indiens. Pas des Indiens d'Inde, des vrais Indiens, ceux de chez-nous. Y'en avait une tribu qui vivait dans le coin icitte, pis y'avaient avec eux un ancien esprit maléfique. On n'est pas sûr de comment l'esprit y'est apparu, mais c'était probablement un mélange de poisson fumé, de tabac pis d'extraterrestre. Ce qu'on sait, c'est qu'un vieux chaman de la tribu a réussi à enterrer l'esprit, pis à placer une citrouille au-dessus pour l'empêcher de ressortir. L'esprit a continué à gosser les Indiens du village, mais vu qu'y'était pogné



CAROLINE PACCHIELLA, *PEURS*, 2018, PHOTOGRAPHIE NUMÉRIQUE,
DIMENSIONS VARIABLES

sous terre, y pouvait pas faire grand-chose, à part faire pourrir des récoltes pis faire tomber des gens. Les Indiens se sont habitués, pis y'ont trouvé un moyen pour faire partir l'esprit des champs : placer d'autres citrouilles autour de leurs plantes. On n'est pas sûr pourquoi, mais ça adonnait que l'esprit y'avait peur des citrouilles.

Faque les Indiens du village ont continué à vivre à c'te place-là sans trop de problème. Mais toute ça a changé quand les premiers bûcherons sont arrivés. Au début, c'était correct, y faisaient du commerce avec les Indiens. Mais à un moment donné, y'ont commencé à se demander pourquoi y'avait des citrouilles partout dans le village. Le problème, c'est qu'y ont pas réussi à trouver d'Indiens qui s'en rappelaient, la plupart savaient juste que c'tait une tradition. Quand les Indiens ont commencé à être moins nombreux, les bûcherons ont décidé d'enlever les citrouilles. Pire : y'ont creusé des trous dans terre, pour faire des fondations pour leurs cabanes. Mais l'esprit, y'était encore là. Ça vit longtemps, les esprits immortels. Pis y'attendait juste ça, de pouvoir sortir. Y'a terrorisé les bûcherons pendant des années, pis tout le monde se tenait loin de Saint-Jérôme.

Vu que c'tait quand même une place importante pour coloniser le Nord, les autorités religieuses ont décidé d'exorciser l'esprit. Au début, elles ont envoyé le prêtre le plus proche pour faire la job. Mais l'esprit y s'est pas laissé faire : y mettait le feu partout, y faisait revoler des affaires... Le prêtre y'est reparti direct. Mais ça en prend plus que ça pour décourager l'Église : a l'a importé un évêque important de Montréal, pis tout le monde pensait que ça allait être la fin de l'esprit. Ben non : l'évêque est parti en courant 2 minutes après être arrivé à Saint-Jérôme.

Là, le monde commençait à se décourager. Mais un p'tit gars du village d'à côté a décidé de régler le problème lui-même. Y'a commencé par interroger les vieux Indiens qui restaient pas loin, mais y savaient pas grand-

chose. Faque là le p'tit gars a continué à chercher, pis y'a trouvé un Indien encore plus vieux, qui était perdu dans le bois pendant que les bûcherons étaient au village. C'est comme ça que le p'tit gars a appris l'histoire des citrouilles pour enfermer l'esprit. Le problème, c'est que l'esprit y'allait où c'qu'y voulait, faque c'tait pas évident de l'enfermer dans terre une autre fois. Le p'tit gars a continué à interroger d'autres Indiens partout au Québec, pendant des années. Finalement, y'a trouvé un des descendants du premier chaman qui vivait dans un garage à Duhamel, pis y s'est fait dire comment endormir l'esprit, pour pouvoir l'enterrer. J'sais pas exactement c'était quoi, mais je pense que ça impliquait une tranche de tomate, un vieux soulier pis une bétonneuse.

Y'a réussi à convaincre les gars de l'Église d'essayer sa méthode, pis y'ont accepté vu qu'y savaient pu trop quoi faire. Juste pour être sûr, y'ont fait conduire la bétonneuse par l'Archevêque de Québec. Le p'tit gars du village voisin (qui était rendu pu si p'tit qu'ça) a fait son rituel, pis l'esprit s'est endormi à terre. On l'a recouvert de béton, avant de réaliser qu'on n'avait pas de citrouilles à cause de la crise des citrouilles de 1878. Faque le gars du village a pensé vite, pis y'a fabriqué un p'tit cône orange pour faire semblant. L'esprit a rien remarqué. Comme le problème semblait réglé, la ville de Saint-Jérôme s'est construite un peu plus, pis les routes se sont développées. Mais l'esprit, y'est encore là. Pis y'essaye encore de sortir, en brisant le sol. C'est pour ça qu'y faut tout le temps réparer la route, pis qu'y a des cônes orange partout. C'te construction-là, c'est la seule chose qui permet à Saint-Jérôme de survivre.

- Wow... Je ne savais pas que la raison était aussi incroyable, dis-je.

L'autobus avait dépassé mon arrêt depuis au moins cinq minutes, mais écouter cette histoire-là valait bien d'arriver en retard à mon cours.

DIAPPOSITIVES

PAR FABIENNE SERMET

Ce matin, je suis assise confortablement à la table de cuisine qui fait face à la fenêtre, et regarde à l'extérieur. Le lac est recouvert de neige fraîche, tombée la veille et sur l'autre rive les arbres, couverts d'un grand manteau blanc, forment la forêt qui s'étend à perte de vue.

Mes yeux se ferment et s'ouvrent. J'ai le nez collé sur un filet de mailles larges, je vois mon père qui est assis à son bureau. Derrière lui, par la fenêtre, on peut voir les belles grandes montagnes, dont le sommet est recouvert de neige éternelle. Il me regarde et me dit :

— Arrête de me regarder comme ça, tu me déconcentres, je n'arriverai pas à finir de corriger les copies de mes élèves.

J'essaie de lui répondre, mais il y a juste des gazouillements qui sortent de ma bouche. Il se lève et met une couverture par-dessus le parc, je ne vois plus rien, c'est tout noir. Je me couche et continue à l'observer à travers une fente.

Mes yeux se ferment et s'ouvrent. J'ai les yeux pleins d'eau, je vois les belles montagnes, mais quand je regarde de plus près, je suis sur le bord d'une falaise et devant moi il y a un piolet, j'entends mon frère qui me parle d'une voix triste. Je me demande ce qui se passe, mon frère me dit :

— Nous sommes devant sa tombe, il est mort en escaladant la Dent blanche, on ne le verra plus.

Je me retourne et ma mère nous fait un signe de la rejoindre à la voiture, il faut repartir en descendant dans la vallée pour se rendre à la maison.

Mes yeux se ferment et s'ouvrent, j'ai le nez collé sur un hublot. Plus de montagnes, juste des plaines en bas, de grandes plaines. Mon amie Isabelle me dit :

— Ton rêve se réalise, tu vas enfin travailler dans les grands champs pour six mois, après on reviendra chez nous.

J'ai une sensation de bonheur, je suis heureuse, je réalise l'un de mes plus grands rêves : aller faire un stage au Canada. Je colle ma tête sur le hublot, l'avion se pose sur la piste.

Mes yeux se ferment et s'ouvrent. Tout est brun, j'ai le visage près d'une de mes chèvres, que je suis en train de traire. Ma fille de quelques mois dort sur mon dos, dans le porte-bébé. En tournant ma tête, je vois mon fils de trois ans rouler sur son tricycle dans notre étable en regardant les animaux. Il s'approche de moi et me demande d'une petite voix :

— Maman as-tu bientôt fini de faire le train, pour que l'on aille chercher l'eau d'érable dans le bois et jouer à la cabane sucre?

— Je termine dans environ 10 minutes, tu iras seul avec ton papa. Pendant ce temps, je vais faire le fromage. Quand j'aurai fini, je viendrai vous rejoindre à la cabane à sucre avec ta sœur.



LAURIE LESSARD, *GUCCI GANG*, 2018, ACRYLIQUE SUR MASONITE, 61 X 61 CM

Mes yeux se ferment et s'ouvrent, je suis assise dans les estrades d'un grand terrain de football. Sur le terrain, il y a beaucoup d'adolescents en tige qui lancent leur mortier dans les airs, tous en même temps. Ça me fait tout drôle d'être dans cette culture nord-américaine et de voir mes deux enfants parmi eux. Je les vois rayonnants de bonheur, d'avoir enfin terminé leur secondaire, je suis très fière d'eux. Ils ont chacun remporté une bourse pour la suite de leurs études. Quelle sensation de bonheur, du devoir accompli en tant que mère.

Mes yeux se ferment et s'ouvrent, je suis assise à la table de la cuisine devant ce magnifique paysage. Je suis contente de ma vie jusqu'à maintenant. Et juste avant de me lever, mes yeux se ferment et s'ouvrent.



MARIE-ÈVE PLASSE, *ROTATION*, 2018, PHOTOGRAPHIE NUMÉRIQUE, DIMENSIONS VARIABLES

LA RUE AL-MUTANABBI COMMENCE ICI

PAR ÉLIOT FORGET-LAPERRIÈRE

5 Mars 2007, une bombe souffle hors de ce monde la rue Al-Mutanabbi, à Bagdad, « rue des libraires et des poètes ». Avec elle disparaissent les écrits et pensées de plusieurs poètes et écrivains arabes. En mémoire de ce centre culturel détruit, l'événement *La rue Al-Mutanabbi commence ici* fait la promotion d'une littérature qui chante la paix, dans toutes les langues et notamment en arabe, aux quatre coins du globe.

Les éclats de la rue Al-Mutanabbi ont atterri, ici et là, et un peu partout. Et maintenant ils germent. Ou bien ils veulent germer. Ils essaient. Ils ont besoin de terreaux fertiles. Ils ont besoin de terre qui les comprenne.

Ils ont besoin de lumière sur leurs feuilles, leurs pages. Sur leurs mots, pour qu'on les voie, pour qu'on les lise. Les éclats alors peuvent germer, éclairés par les regards curieux. Les semences alors peuvent pousser, croître. Bourgeonner et fleurir, un jour. Fleurir de fleurs aux odeurs persanes, de cumin et de rose, de safran et de coriandre. Fleurir de fleurs bleu-azur, ou rouge-beige comme le sable. Fleurir de fleurs qui bruissent au vent comme des souffles de vers, portant aux oreilles tendues les paroles des poètes d'un autre ciel, pour que jamais ne meure l'âme de la rue Al-Mutanabbi. Le texte qui suit en est un éclat germé.

TRÔNE DE VERS

PAR JULIEN CHESNE

Une mosaïque d'odeurs et un camaïeu de bruits se mêlent dans la déjà chaude atmosphère de cette matinée. Au loin résonnent les appels du muezzin pour le fidèle que les palabres et autres salamalecs étouffent. Cette place n'en est pas une. Vous n'êtes qu'au milieu d'une rue parmi tant d'autres, comme l'est la rue al-Mutanabbi. Celle-ci, réservée aux panificateurs, emplît son espace de la senteur du blé encore chaud. Vous le savez, ce pain ne vous appartient pas. Il vous est donné par le Très Haut que vous remerciez sans cesse. D'ailleurs, qu'est-ce qui peut bien vous appartenir ici-bas ? De temps à autre, quand vous avez un peu d'argent, vous allez voir les marchands et vous leur demandez s'il y a chez eux des gens qui ont une dette à régler. Si oui, vous payez pour eux, amis ou inconnus, sans jamais le leur dire, car pour vous, nous sommes tous frères et sœurs. Surtout, vous n'ébruitez jamais la bonne action car la main droite ne sait pas ce que fait la main gauche. Rien ne semble perturber vos habitudes, excepté cet étranger qui vous prend en photo. La rue semble paisible. Elle ne vous mène nulle part que dans la profondeur de l'habitude sans jamais vous pesez sur le cœur. La chaleur de cette étroite présence humaine semble faire évanouir tout sentiment d'ennui avant même que celui-ci ne paraisse.

Un bruit court soudainement, de bouche à oreille, et vous faites un étrange silence assourdissant. Vous rentrez chez vous, inquiets, ou bien vous descendez vers le centre de la médina avec une lourde émotion dans le pas. Chaque coin de rue, d'autres personnes vous rejoignent et vous vous amalgamez en un caillot compact de gens venus de tous les quartiers de la ville. De plus en plus, cette foule se fait bruyante et scande

des mots dans une langue connue de vous seuls. Là, vous rejoignez une grande place où des milliers de gens regardent nerveusement le palais en face d'eux. L'édifice est imposant. Plusieurs tours blanches surplombent un épais mur de la même couleur, lequel est percé d'une grande porte d'or. À l'arrière de ce mur se dessine la canopée d'une multitude d'arbres fruitiers dont les fruits qui mûrissent toute l'année sont distribués à tout mendiant qui en fait la demande. En arrière-plan de cette forêt nourricière se dresse une coupole au bleu profond, et à sa base se dessinent les géantes courbes et les ligatures dorées de lettres énigmatiques. La porte d'or s'ouvre et une frêle silhouette apparaît. Vous faites le silence tant sur la place qu'en votre âme pour écouter. Ce messenger vous dit en quelques vers qu'avec son cœur débordant de foi, il se doit de vous annoncer que le Créateur a rappelé à lui l'âme du grand poète, qui n'est autre que le malik, le miramolin, le roi de cette ville. Vous gémissiez, vous criez, vous pleurez dans un tonnerre de mille voix et récitez par cœur, à l'unisson, les yeux rougis et humides de larmes, les belles lettres que le défunt à laisser à son peuple : « Pourquoi la lune, par sa pâleur, ferait naître en nous les peurs quand le soleil, par sa chaleur, fait éclore la beauté des fleurs ? » Après quelques minutes d'un deuil qui ne fait que commencer, la silhouette de la porte lève les bras comme pour capter l'attention de la plèbe. Vous faites de nouveau silence avec une profonde déférence. Il vous dit que dans une semaine sera organisé un concours de poésie pour déterminer qui sera le prochain roi, car telle est la loi de ce pays : « qui manie le fer sera banni, qui manie le vers sera anobli. »

MA SEULE SOLITUDE

PAR JANIE-PIER LEMAY

Intro – La rencontre

La Carafe me murmure :
« Mon filtreur est bloqué. »
En fouillant dans son corps
Je trouve un tas de clous de girofle
Au moins, je sais qu'elle filtre bien

La Carafe, encore

La Carafe me murmure :
« Peux-tu, s'il te plaît,
Fermer ta grand 'ueule? »
Oh, Madame Carafe,
Comment peux-tu me dire
D'arrêter de parler de toutes ces choses
Les montagnes, la neige, les balades
Toutes ces choses que tu ne connaîtras jamais
Car tu es soumise à ton comptoir
Toutes ces choses brillantes
Et surtout remplies de paix
Assise sur ton bois d'écorce
Tu ne verras jamais d'où ce bois
Est originaire
Ces forêts si vastes couvrant d'anciens corps
Madame Carafe, arrête de rouspéter
« T'es une marde de toute façon
J'm'en vais dormir. »
Même dans tes rêves les plus fous
Tu ne seras jamais dans la possibilité d'admirer
La mort dans son élément
Madame Carafe, fais tes bagages
Nous partons au gré des rivières ensemble





La Carafe rude

La Carafe me murmure :
« T'es pas capable de faire de l'allure? »
Je reste sans voix
Une larme sur ma joue
« Tes notes sont la seule chose
Que tu peux contrôler
Et t'es même pas capable d'en avoir des bonnes »
Je sais, Madame Carafe
Je fais de mon mieux
La Carafe me frappe
Direct sur mon gros orteil gauche
« Je sais que t'es fatiguée
Mon bon 'ieu!
Tout le monde peut le faire
Et toi tu peux pas? »
Peut-être parce que je suis pas tout le monde
« J'espère que tu vas trouver quelqu'un
Qui pense comme toi
Parce que t'es conne en maudit »
Je ferme ma 'ueule
La Carafe se tourne
Mais j'empoigne sa poignée
Et on s'endort comme ça
Fermes comme un nœud

La Carafe, sans voix

La Carafe ne dit mot
Elle s'éveille
Écoutant le silence
Mon corps reposant sur le carrelage
La Carafe, même dans son ignorance,
Réalise mon départ